



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

GN

766

R 85

A 408564

# L'HOMME PRIMITIF

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

CONFÉRENCE DONNÉE A NEUCHÂTEL LE 17 FÉVRIER 1870  
ET FAISANT SUITE A L'HOMME ET LE SINGE.

NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE SAMUEL DELACHAUX, ÉDITEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE JOËL CHEGBULIEZ  
53, rue de Seine.

1870



GN  
766  
.R85



# L'HOMME PRIMITIF

PAR

**FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT**

---

CONFÉRENCE DONNÉE A NEUCHÂTEL LE 17 FÉVRIER 1870  
ET FAISANT SUITE A *L'HOMME ET LE SINGE*.

---

NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE SAMUEL DELACHAUX, ÉDITEUR

PARIS

LIBRAIRIE PROTESTANTE DE GRASSART

2, rue de la Paix.

1870

GT 766

100

---

Neuchâtel. — Imp. de James Attinger.

Vignaud  
4-18-30

# L'HOMME PRIMITIF



MESSIEURS,

En décembre dernier, un journal de la libre-pensée nous disait : « A une époque où la science, » remontant à travers les âges écoulés, déclare » trouver l'humanité de plus en plus voisine de » l'animalité à mesure que l'on se rapproche davantage de son berceau, croire encore à l'Adam » primitif, type idéal de toutes les perfections, » c'est témoigner d'une foi robuste ou d'une naïveté toute enfantine <sup>1</sup>. »

A la lecture de ces lignes, je fus surpris non point de ce ton tranchant et dégagé auquel on nous a brusquement habitués, mais de l'assurance avec laquelle on déclarait vidée une cause qui n'est qu'à demi instruite. Ce sont de ces hardiesses qu'on ne se permet que lorsque l'on est

<sup>1</sup> *Emancipation* du 19 décembre 1869.



certain d'avoir pour soi le gros du public. En effet, la thèse de l'animalité de l'homme primitif est depuis quelques années en grande faveur dans notre Occident. L'esprit, je ne dis pas du siècle, mais du jour, la porte et la propage partout. Cependant la mode et la présomption sont rarement, je pense, les amies de la vérité, et il nous est permis de soumettre à une impartiale et sévère critique le prétendu verdict de la science sur l'origine de l'homme.

La science, Messieurs, dont on prononce ici le nom avec emphase, c'est tout simplement l'histoire naturelle et l'archéologie. Qu'il soit dans l'intérêt des libres-penseurs de la réduire à ces deux disciplines, je le conçois. Mais en ont-ils le droit ? Il s'agit de l'homme, et l'on ne veut savoir de lui que son crâne et son angle facial, s'enquérir que de ses outils et de ses armes ! Il s'agit de l'histoire de l'homme, et l'on exclut soigneusement de l'enquête la science historique, qui se fonde aujourd'hui sur celle du langage ! Ce sont là de ces procédés arbitraires que ne se permettront jamais les sincères amis de la vérité.

Pour nous, Messieurs, nous ne nous laisserons pas enfermer dans le cercle étroit que nos adversaires prétendent nous tracer. Toutefois, nous omettrons ce soir les preuves morales que nous

avons fait valoir, il y a sept ans déjà, contre l'origine simienne de l'homme. Nous nous entretenons avec vous, dans une familière causerie, d'abord des sciences sur lesquelles les libres-penseurs cherchent à fonder leur hypothèse favorite, puis de l'étude comparée des langues et des traditions, de laquelle ils ne tiennent aucun compte.

La question de nos origines n'est susceptible que de deux solutions. Notre première demeure a été ou la forêt inculte, ou le jardin d'Eden, des *Délices*. Notre premier état a été ou la vie sauvage, ou une vie innocente et pure, un âge d'or. L'auteur de notre race, c'est ou le Dieu vivant et personnel, ou la nature. Ou, Dieu n'existant pas, la nature a produit par elle-même des êtres sans nom, mi-brutes, mi-hommes, qui étaient muets, et qui, pendant des milliers d'années, n'ont parlé que par des cris et des gestes. Ou, Dieu a commencé son œuvre de création en faisant à son image l'homme, qui, dès les premiers instants de son existence, a trouvé comme tout formés sur ses lèvres les sons qui exprimaient les profonds sentiments de son cœur. Ici, l'âme qui habite le corps, est consciente d'elle-même comme son Créateur, libre comme lui, immortelle comme lui;

elle se sent dépendante de lui et responsable de tous ses actes ; elle aspire à lui, à la vérité absolue, à la sainteté parfaite, à un bonheur infini. Là, point d'âme, rien que le corps et ses instincts ; point de liberté morale, mais l'esclavage des sens ; nulle légitime recherche de l'idéal ; pour toute religion le fétichisme, qui n'en est point une, et l'énigme insoluble du besoin violent d'un Dieu qui n'existe pas. De ces deux solutions, l'une est celle de la philosophie matérialiste ; l'autre, celle de la philosophie spiritualiste, et en même temps, celle de la foi et de la tradition. —

Déjà dans les derniers siècles de l'antiquité païenne ces deux opinions se partageaient seules les esprits. Les uns croyaient à un premier âge du monde où Saturne avait régné sur une race pieuse et sainte. Les épicuriens au contraire (et ils comptaient alors dans leurs rangs les beaux esprits de l'époque, Lucrèce, Horace, Tibulle), faisaient naître les hommes de la terre. « A la chaleur du premier printemps, alors que le gazon des prairies resplendit pour la première fois du doux éclat des fleurs, et que pour la première fois les arbres, remplis d'une sève luxuriante, se balançaient dans les airs, la Terre, vraie mère de tous les êtres, enfanta, avec les quadrupèdes et les oiseaux, la race des hommes. » Etes-vous cu-

rieux de savoir, Messieurs, comment s'opéra cet enfantement ? Ecoutez : « L'onde et le feu que le sol recéloit, fermentèrent et firent croître dans les lieux les plus propices des germes d'hommes, dont les vivantes racines plongeaient dans la terre. Puis, quand le temps eut amené leur maturité et déchiré l'enveloppe qui les emprisonnait, chaque embryon, lassé de l'humide sein de la terre, s'échappa et s'empara de l'air et du jour. » Mais, me demanderez-vous, comment la Terre allaita-t-elle ses nouveaux-nés ? Ecoutez encore et admirez la libre-pensée de l'antiquité : « Vers eux se dirigent les pores sinueux de la terre, et, rassemblés dans ses veines entr'ouvertes, s'écoulent des flots laitieux . . . Ainsi nous voyons encore, après l'enfantement les mères se remplir d'un lait savoureux . . . La terre nourrit donc ses premiers enfants ; la chaleur fut leur vêtement, l'herbe abondante et molle leur berceau <sup>1</sup>. »

Vous me direz, Messieurs, que je vous amuse, ou tout au moins que je m'amuse à bon marché des puériles erreurs d'un âge où les sciences physiques étaient encore à leur première enfance. Vous me direz qu'elles ont fait depuis lors d'immenses progrès, et qu'il n'est pas loyal de rendre so-

<sup>1</sup> Lucrèce V, 781. 599.

lidaire la libre-pensée moderne des bévues de la philosophie antique.

Eh bien ! Messieurs, constatons les progrès de l'esprit humain, et ouvrons le plus avancé de tous nos journaux incrédules : le *Rationaliste*, de Genève. Son dernier numéro contient précisément un article sur l'origine de l'homme. Qu'y lisons-nous ? Que le récit de la Genèse est une monstruosité inacceptable ; que la génération spontanée est moins probable que la transformation des espèces, et que l'homme et le singe descendent d'une souche commune. Vous vous souvenez, Messieurs, qu'il y a sept ans à peine, nous étions fils des singes. Aujourd'hui, nous ne sommes plus déjà que leurs frères. Ne désespérons pas de voir, avec les progrès de la science, cette malencontreuse parenté s'éloigner jusques à ce degré où l'on peut, sans s'offenser mutuellement, cesser de se dire cousins dans le commerce habituel de la vie. Mais en attendant, acceptons la supériorité de la libre-pensée moderne sur la libre-pensée ancienne. Il y a deux mille ans on disait l'homme conçu dans la couche superficielle, dans le calcaire ou le granit du sol ; aujourd'hui, on lui donne pour père un être organisé, un animal. Je poursuis. « L'auteur commun du singe et de » l'homme a été, à une certaine époque, un rep-

» tile nageur, ayant quatre pattes palmées, qui,  
» fixant sa résidence dans une île, près du ri-  
» vage, a pris de nouvelles habitudes, s'est mo-  
» difié, perfectionné; puis sa descendance s'est  
» divisée en plusieurs branches d'anthropoïdes,  
» les uns coureurs, qui plus tard sont devenus  
» des hommes, et d'autres grimpeurs, qui sont  
» devenus des singes. »

Cette hypothèse, Messieurs, est le dernier mot de la science du jour. L'illustre traducteur de Darwin, M<sup>lle</sup> ou M<sup>me</sup> Clémence Royer, vient de la développer dans un « savant et intéressant » ouvrage, intitulé: *Origine de l'homme et des sociétés*. Le *Rationaliste* ajoute: « qu'elle a (l'hypo-  
» thèse!) quelque chose de séduisant, mais, il s'en  
» faut de beaucoup qu'il y ait là une vérité dé-  
» montrée. »

Je le crois bien ! De deux frères, l'un est devenu orang-outang, gorille ou chimpansé, pour avoir eu la malheureuse idée de grimper sur les arbres, tandis que l'autre a l'honneur d'être l'aïeul des Newton et des Pascal, pour avoir tout simplement couru sur le sol. Oh ! Messieurs, que le matérialisme est une belle chose ! Comme il excelle tout à la fois à tourner agréablement en ridicule les révélations de la Genèse et à raconter gravement celles de M. Vogt, embellies par M<sup>lle</sup>

Royer ! Comme il sait découvrir des charmes *séduisants* dans des rêveries tout au plus bonnes à amuser des enfants !

« M<sup>me</sup> Royer, continue le *Rationaliste*, s'aventure parfois dans le domaine de la fantaisie. » (Veuillez, Messieurs, garder votre sérieux !)  
« Ainsi elle suppose que chez les ancêtres de l'homme, les mâles allaitaient les petits, curremment avec les femelles. » Je crains, Messieurs, que de Lucrèce à M<sup>me</sup> Royer, le progrès ne soit pas de deux mille ans. Il est d'ailleurs fort naturel que dans un siècle où les femmes veulent être électrices, jugesses, préfètes, grand-conseillères et femmes d'Etat, nous autres hommes soyons indirectement invités à nous faire les gouvernants et les bons de nos pauvres enfants abandonnés, et à redevenir un jour de tendres nourrices !

Le matérialisme moderne qui fait naître l'homme du père des singes, s'appuie sur la théorie de la transformation des espèces.

La soi-disant science nous forcerait-elle peut-être à faire de cette hypothèse la base de l'histoire de l'humanité ? Mais M. Agassiz, dans sa polémique contre M. Darwin, s'excuse presque de prendre au sérieux un système aussi insoutenable. Il

le combat et le renverse en lui opposant plus de trente séries de faits qui démontrent l'existence d'un plan de la nature terrestre conçu et exécuté avec une infinie sagesse par une intelligence éternelle et toute puissante. Nous pouvons donc placer notre foi en un Dieu créateur sous l'égide d'un savant aussi éminent que M. Agassiz, et nous rire des esprits forts qui, au nom de leur science à eux, nous traitent de petits et faibles esprits. Permettez-moi d'ajouter, en passant, que M. Agassiz paraît admettre jusques à soixante époques de créations successives, que la création du moindre objet est une intervention miraculeuse de la Divinité dans l'ordre des choses naturelles, et que créer de toutes pièces un couple d'éléphants, d'aigles ou de baleines est un bien autre miracle que de changer un peu d'eau en vin. Les miracles de nos saintes Ecritures dans le champ de l'histoire ne sont ainsi qu'une suite, un appendice aux innombrables miracles de la science dans le champ de la nature.

Quant à la transformation du singe en homme, je me bornerai à transcrire ici ces mots de M. de Quatrefages : « Ce n'est qu'une pure hypothèse » ou mieux un simple jeu d'esprit, en faveur duquel on n'a pu invoquer encore aucun fait sérieux et dont au contraire tout démontre le peu



» de fondement. » En effet, on a tout récemment constaté que le singe et l'homme suivent, dans le développement du crâne et du cerveau, une marche inverse; qu'en se perfectionnant, ils s'éloignent l'un de l'autre au lieu de se rapprocher, et qu'il n'existe pas entre eux de passages possibles. Quant au fameux crâne de Neanderthal dont on se plaisait à faire celui d'un homme-singe, M. Pruner-Bey, qui n'est point un croyant, le déclare de race celtique<sup>1</sup>.

Je serais peut-être en droit d'ajouter que les hommes et les singes étant descendus d'une souche commune, il devrait être permis aux singes de nous demander nos filles en mariage et à nous de faire la cour à leurs guenons. Mais au moins est-il certain que, pour les darwinistes comme pour nous, toutes les races humaines doivent appartenir à une seule et même espèce, et qu'elle se sera répandue des pays chauds et de la région

<sup>1</sup> La Revue des *Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme* contient dans son N° de janvier qui m'arrive au moment de l'impression, le résumé d'un mémoire de M. Pruner-Bey dont voici les conclusions :

« Le singe diffère anatomiquement de l'homme, non-seulement par une simple dégradation, mais par un contraste évident en tout, *par une modalité opposée dans son développement à tout ce qui se passe chez l'homme.*

» L'homme ne constitue pas un règne, il représente un monde à part. »

des singes vers les contrées tempérées et froides où elle n'aurait pu prendre naissance. M<sup>lle</sup> Royer suppose même que tous les hommes sont issus d'un couple unique. Le *Rationaliste* sans doute s'effraie et s'irrite de cet accord entre *la science* et la Bible. Mais je crois que M<sup>lle</sup> Royer est mieux avisée que lui. Elle aura certainement compris que la permutation d'un amphibie en homme est un tour de force si difficile que la bonne mère Nature n'aura pas voulu le tenter deux fois.

Le matérialisme ancien, nous l'avons dit, faisait pousser les hommes du sol comme des champignons. Telle était encore en 1855 l'opinion de M. Vogt <sup>1</sup>, qui admettait des centaines de couples primitifs et par conséquent un nombre considérable d'espèces humaines distinctes. Ces espèces auraient successivement apparu sur la terre selon leur ordre de perfection relative, et elles auraient ainsi fait la transition de la vie animale des Papous ou des Botocudos à la civilisation des Blancs. La pluralité des espèces humaines est, d'ailleurs, tellement plausible, qu'elle a même trouvé un défenseur en M. Agassiz, qui concilie d'ailleurs sans peine cette opinion avec sa foi en un Dieu créateur.

<sup>1</sup> *Kæhlerglaube und Wissenschaft*, 4<sup>te</sup> Aufl., p. 72.

Quels faits allègue-t-on en faveur de cette hypothèse ? L'extrême disparité des races humaines ; la multitude des types nationaux, qui ne s'expliquent point par le mélange des sangs ; la permanence de ces mêmes types que ne peuvent détruire les influences d'un climat étranger ; surtout la division de la surface terrestre en un certain nombre de régions qui ont chacune leurs espèces propres de plantes et d'animaux, et qui doivent posséder aussi en propre une ou plusieurs espèces d'hommes.

Ces arguments-là sont-ils restés sans réponses ? Non, MM. Blumenbach, Cuvier, Prichard, de Quatrefages, soutiennent avec vingt autres l'unité de l'espèce humaine. Ils s'appuient sur la notion de l'espèce animale qui embrasse tous les individus dont les mélanges sont féconds, et sur le fait évident que les mariages entre les races humaines les plus différentes ne produisent point des êtres hybrides et stériles comme le mulet. Ils s'appuient, et notre célèbre compatriote M. Guyot a fait valoir cet argument avec un plein succès, ils s'appuient sur les transitions insensibles qui unissent les Blancs aux Mongols et même aux Nègres, et sur l'absolue impossibilité où l'on est de tracer une limite entre les prétendues espèces humaines. Ils insistent aussi sur les faits

innombrables qui attestent l'influence immense du climat sur l'homme. Ils attaquent enfin l'hypothèse des espèces humaines qui seraient propres à certaines régions; ainsi l'Amérique qui, s'étendant d'un pôle vers l'autre, comprend plusieurs régions distinctes, devrait avoir aussi plusieurs espèces distinctes d'hommes et de langues, tandis que les langues indigènes ont la même structure grammaticale, et sont parlées, sous toutes les zones, par des peuples ayant le même teint cuivré et le même type physique.

Nous ne prétendons pas cependant, que la science ait décidé en notre faveur la question de l'unité de l'espèce humaine. Le procès est encore pendant; mais en attendant la sentence définitive, nous affirmons très-nettement que la thèse de l'unité est scientifiquement aussi probable que la thèse contraire, et cela nous suffit pour le moment.

L'hypothèse d'une espèce unique et d'un unique couple se relie involontairement dans notre esprit au récit que la Genèse nous fait d'Adam et d'Eve, et à la chronologie vulgaire qui les place 4,000 ans avant Jésus-Christ. L'archéologie nous oppose des indices de l'existence de l'homme dans les plus anciens terrains quaternaires et

même dans le miocène. Elle en conclut à une antiquité de cent et deux cent mille ans, pendant lesquels notre race aurait mené la triste vie de nos sauvages.

Nous pourrions répondre que si l'homme était resté sauvage pendant deux mille siècles, il le serait aujourd'hui encore et d'éternité en éternité. Mais je veux user d'un tout autre argument. J'ai lu quelque part qu'un des plus grands mathématiciens du siècle dernier, Euler, avait calculé que la population actuelle du globe peut descendre d'un couple unique qui aurait vécu il y a quatre, ou cinq, ou six mille ans. A mon grand regret, je n'ai pas retrouvé ce calcul dans ceux des écrits d'Euler que possède la bibliothèque de Neuchâtel. J'ai eu recours à l'obligeance d'un de mes amis, qui a tenté de résoudre le problème en question d'après les bases que voici :

On demande quel temps il faudrait pour produire, en partant d'un seul couple, la population actuelle du globe évaluée à un milliard. Supposé que le premier couple ait engendré 2 couples ou 4 enfants ; que ceux-ci aient eu à leur tour 4 enfants au bout de 40 ans, et ainsi de suite ; enfin, que les pères et mères meurent 40 ans après leur union. Il ne faudrait que 30 générations de 60 ans ou 1,200 ans pour arriver au milliard, et si

l'on évalue en gros à 4,000 ans le temps qui s'est écoulé du déluge jusqu'à nous, la population actuelle de la terre serait aujourd'hui, d'après ces mêmes bases, de 127 suivi de 28 zéros, soit d'un nonillion et de 270 octillions <sup>1</sup>.

Ce total-là vous épouvante sans doute, car il dépasse toute imagination. Mais il faut considérer que dans un problème de ce genre, où chaque chiffre se multiplie constamment par lui-même, si l'on en supprime un seul dans la série, on abaisse excessivement le résultat final. Toutefois

<sup>1</sup> On demande quel temps il faudrait pour produire la population de notre globe estimée à 1 milliard, en partant d'un seul couple qui engendrerait 4 enfants, et ceux-ci au bout de 40 ans, formant 2 couples qui auraient chacun aussi 4 enfants, et ainsi de suite. On suppose que pères et mères meurent 40 ans après leur union.

La première année, il y a 1 couple . . . 2 personnes.

A l'expiration des 1<sup>res</sup> 40 années, il y a . . . 4 = 2<sup>2</sup>

» des 2<sup>des</sup>, 2 coupl. qui engend<sup>t</sup> 8 = 2<sup>3</sup>

» des 3<sup>mes</sup>, 4 » » 16 = 2<sup>4</sup>

Au bout de la série que l'on cherche ( $x$ ), la population sera 2 <sup>$x$</sup>  et l'on aura 2 <sup>$x$</sup>  = 1 milliard.

où  $x \text{ Log } 2 = \text{Log } 1000000000 = 9$ .

$$x = \frac{9}{\text{Log } 2} = \frac{9}{0,3010300} = 30 \text{ à peu près.}$$

Il faudra donc 30 générations de 40 ans, ce qui fait 1200 ans.

Quelle serait la population actuelle d'après les bases ci-dessus, en partant des temps du déluge, ainsi environ 4000 ans, ou 100 générations de 40 années?

$$x = 2^{100}. \text{ Log } x = 100 \text{ Log } 2 = 30,1030000.$$

$$x = 127 \text{ suivi de } 28 \text{ zéros.}$$

l'écart entre ce chiffre théorique d'un nonillion et le chiffre réel, si chétif, d'un milliard, mesure les ravages que font dans la race humaine le vice et la misère, la peste, la guerre, la famine et tous les fléaux de la nature, inondations, ouragans, tremblements de terre. Il est fort étrange qu'un des plus anciens poètes grecs, l'auteur inconnu des *Cypriaques*, ait eu la pensée d'expliquer la guerre de Troie en disant que Zeus l'avait permise afin de soulager la terre surchargée de population. Au III<sup>m</sup>e siècle après notre ère, l'Empire romain a perdu le tiers ou la moitié de ses habitants. En 540 a commencé en Occident une période de cinquante années de peste, et en 985 une autre de quarante années. De 1348 à 1354 la peste noire fit périr les deux tiers de la population de l'Asie et de l'Europe. Le XVI<sup>m</sup>e siècle ne fut qu'une longue série d'épidémies mortelles. Depuis un siècle on a vu des peuplades sauvages, pour qui l'on avait traduit le Nouveau-Testament, disparaître entièrement avec leur langue, et que de millions d'hommes ont été emportés dans la force de l'âge en Europe par la Révolution française et les guerres de l'Empire, dans le monde entier par le choléra!

Mais laissons de côté un calcul tout théorique et prenons les faits constatés par la statistique.

La population double au bout de 60 à 70 ans en Saxe, en Prusse, dans les îles Britanniques, en Danemark. Elle ne le fait en Autriche que vers le III<sup>me</sup> siècle. Un de nos professeurs de mathématiques, à la complaisance duquel j'avais eu recours, a pris pour base le chiffre de  $\frac{1}{300}$  qui est celui de l'accroissement annuel de la population en France pendant la première moitié de notre siècle, et il a trouvé que, si la terre compte aujourd'hui un milliard d'habitants, elle possédait 1,629 âmes il y a 4,000 ans, soit 278 ans après la date exacte du déluge<sup>1</sup>. C'est là probablement le calcul d'Euler.

Que concluons-nous de ces calculs? Qu'évidemment un seul couple était plus que suffisant pour peupler en fort peu de siècles la terre entière. Or, la nature marche toujours à ses fins par les moyens les plus simples. C'est là cette universelle *loi d'économie* qu'a découverte Maudslayi, et qui le remplissait d'une telle admira-

<sup>1</sup> En supposant que la population s'accroisse chaque année de  $\frac{1}{300}$  de sa valeur, quel doit être le chiffre primitif de cette population pour qu'au bout de 4000 années, ce nombre soit égal à 1,000,000,000?

$$1,000,000,000 = P \left( \frac{301}{300} \right)^{4000}.$$

En faisant le calcul, on trouve pour la population primitive :  $P = 1659$ .



tion qu'il ne voulait pas d'autres preuves de l'existence de Dieu. Nous pouvons donc dire que puisque l'humanité actuelle a pu sortir d'un seul couple, la nature en en produisant plusieurs serait allée à l'encontre de son intime essence.

Puis, la rapidité avec laquelle s'accroît la population, nous oblige à rapprocher de nous le plus possible l'époque où le premier couple a paru sur la terre. La chronologie la plus courte est donc la plus probable. Mais l'archéologie nous oppose ses deux cent mille ans et sans doute quelques centaines de couples primitifs? Que lui répondrons-nous? Qu'à ce taux-là, la terre ferme et le fond des lacs et des mers devraient être pavés d'ossements humains ou recouverts d'une couche épaisse de cendres funéraires, et que les outils, les armes, les ruines de nos ancêtres formeraient partout des montagnes rivales du Jura et des îles immenses à l'embouchure des fleuves. Rien au contraire n'est plus rare dans les terrains antérieurs à l'âge présent que les traces de la présence de l'homme. Disons donc avec un professeur de géologie au Polytechnicum de Zurich, M. Stutz : « La géologie connaît la succession des couches, mais elle ignore la durée des époques. »

L'archéologie revient à la charge et nous prouve par ses âges de la pierre et des métaux la primitive sauvagerie de l'humanité et sa marche progressive vers la civilisation. D'abord l'âge de la pierre taillée ; point d'animaux domestiques, point de céréales, et l'anthropophagie. Puis l'âge de la pierre polie, avec l'agriculture, de nombreux troupeaux et l'art de filer et de tisser. Ensuite, l'âge du bronze. Enfin, celui du fer.

Mais que l'esprit humain est prompt à tirer de faits locaux et accidentels des conséquences universelles et absolues ! Quoi ! Messieurs, parce que l'Afrique est peuplée de tribus barbares, il n'y aurait pas à la même date des nations civilisées en Europe ! Parce que vers l'ère chrétienne les Germains étaient incultes, Horace et Virgile n'auraient pas charmé de leurs vers le monde romain ! Parce que deux ou trois mille ans plus tôt des sauvages habitaient seuls notre Occident, l'Orient aurait été aussi peuplé de cannibales ! Non, Messieurs ; à tous ses âges l'humanité a certainement compté des familles de pionniers qui se sont avancés au loin dans les régions encore désertes et qui dans leur isolement auront désappris les arts de leurs ancêtres. D'ailleurs, n'oublions pas que, d'après la tradition de l'humanité entière, de longs siècles se sont écoulés depuis le premier

homme jusques à la découverte de la métallurgie par Tubalcaïn. Le premier âge du monde a donc été, même en Orient, un âge où les outils, les armes et les vases étaient en pierre, en corne, en bois, en argile. Ce qui ne veut pas dire qu'à cette même période Seth n'inventât l'écriture et Mahalaleël ne fût le *Grand Chantre de Dieu*. Mais pourquoi recourir aux traditions orientales quand l'archéologie elle-même renverse de ses propres mains son système? Savez-vous quelle étrange découverte elle a fait récemment? Qu'à l'époque où la Belgique était habitée par des anthropophages, vivaient au Sud-Est de la France des peuplades qui avaient un vrai talent pour le dessin et qui même déjà sculptaient des statuettes! Ce goût artistique qui suppose une certaine culture intellectuelle, ne reparaît pas dans l'âge subséquent de la pierre polie, et caractérise celui de la pierre taillée. Le point de départ du progrès social dans notre Occident même n'est donc point la sauvagerie, comme on nous l'affirmait tout à l'heure. On part bien au contraire de très-haut pour descendre et pour ne remonter que plus tard. Je ne puis d'ailleurs m'expliquer cet amour des beaux arts chez ces tribus des Gaules que comme un débri qu'elles avaient emportées avec elles de la haute civilisation de l'Orient.

Jusques ici nous ne faisons que nous défendre contre la libre-pensée et ses deux auxiliaires, l'archéologie et l'histoire naturelle. Nous allons maintenant l'attaquer avec la linguistique et les traditions comparées.

Mais la science du langage n'a pas terminé ses études ; car elle est toute jeune encore, c'est à peine si elle a cent ans d'existence. Toutefois elle vous dira que chaque découverte nouvelle rend plus probable l'hypothèse de la primitive unité de la langue, et par conséquent de l'humanité.

Cette hypothèse à première vue semble impossible, absurde. On compte aujourd'hui, dit-on, 3642 langues qui ont chacune leur dictionnaire, et dont la structure grammaticale et la syntaxe revêtent les formes les plus étranges et les plus disparates. De telles différences se seraient-elles produites chez les enfants d'un même couple ? Ne sont-elles pas la preuve palpable que chaque région des continents, chaque grande île, chaque archipel a produit son Adam et son peuple ? Ces peuples se seront, dans leur isolement, développés plus ou moins promptement et heureusement selon leurs aptitudes. Les moins bien doués, les sauvages, seront restés à peu près au degré où tous étaient à leur berceau. D'autres au contraire

ont atteint cette perfection de langage qu'on admire dans le grec. Il ne peut d'ailleurs exister de parenté entre les indigènes de continents que la mer isole : M. Vogt disait qu'il croirait plutôt la terre peuplée depuis la lune que l'Amérique, la Polynésie, la Nouvelle-Hollande depuis l'Asie.

Mais ici comme partout, les apparences trompent, et le grossier bon sens doit se taire et s'humilier devant la science.

La science, par l'étude des racines et des permutations des consonnes, a vu les peuples les plus distants se réunir en une même famille de langues, et les grandes familles s'étendre d'un continent à l'autre à travers l'immensité des mers.

C'est ainsi qu'aujourd'hui on est à peu près certain que les indigènes de l'Amérique du Nord, depuis les Esquimaux aux Aztèques, sont des rejetons de la race mongole ou touranienne de l'Asie. Le type physique, les mœurs, les rites, les croyances le démontrent, et la linguistique le confirme.

Nos missionnaires ont découvert que ces archipels de l'Océan Pacifique, où M. Vogt semait à pleines mains ses Adams, parlent les dialectes d'une même langue. L'identité de la langue ne peut laisser le moindre doute sur celle de la race.

Cette race aura probablement eu son berceau dans la Nouvelle-Zélande, d'où elle aura peuplé toute la Polynésie. — Mais, nous objectera-t-on, le couple primitif était sorti de terre dans cette grande île, et il a produit une espèce spéciale. — Impossible. Guillaume de Humboldt a solidement établi que les langues polynésiennes sont apparentées à celles que parlent les Malais de Malacca, de Java; de Sumatra, et l'on est ainsi contraint d'admettre que l'archipel indien est le berceau de tous les peuples épars dans l'Océan Pacifique. La race malaise, qui compte de 25 à 30 millions d'hommes, nous offre un précieux et splendide exemple des migrations préhistoriques. Elle s'est propagée depuis les îles de la Sonde, à l'Est jusques à l'île de Pâques, à l'Ouest jusques à Madagascar, sur plus d'une moitié de la circonférence de notre globe. — Mais, on nous fera la même objection : les Malais sont une espèce distincte, que rien ne relie au reste des hommes. — Ici, la linguistique est moins catégorique dans sa réponse ; toutefois elle se croit en droit de faire rentrer les langues malaises dans son immense famille des langues touraniennes.

Les langues de l'Afrique étaient naguères encore un inextricable chaos. Mais grâce à quelques voyageurs célèbres et surtout à nos humbles mis-

sionnaires, elles commencent à se classer et se grouper selon leurs affinités naturelles, en même temps qu'on se rend mieux compte de leur structure, et déjà se dessinent de grandes et belles familles qui s'étendent d'une extrémité du continent jusques à l'autre. Ainsi, l'Abyssinie paraît être un centre auquel se relie vers le Nord-Ouest les langues libyennes de l'Atlas, et vers le Sud celles des Gallas, des Cafres et des Congues. Laissons à la science le temps de vérifier ses premiers aperçus. L'Afrique lui prépare de singulières surprises.

Je vous parlais à l'instant des langues touraniennes. Cette famille est asiatique. Elle embrasse, d'après M. Max Muller, vers le Sud, avec les langues des Malais, celles des Aborigènes de l'Inde, des Indo-Chinois et des Tibétans; vers le Nord, les langues ouraliennes, ou celles des Mongols, des Mandchoux, des Turcs, des Samoyèdes et des Finnois.

En Chine, une même langue, monosyllabique et sans formes grammaticales, est parlée par 400 millions d'âmes. Cette race se dit descendre de cent familles, qui seraient venues de l'Occident, et qui manifestement avaient eu un unique aïeul.

Mais le triomphe de la linguistique, c'est la constitution des deux familles sémitique et ja-

phétique. L'une, avec 40 millions d'âmes, comprend l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'assyrien, l'arabe, l'abyssin. L'autre, avec plus de 350 millions : le sanscrit et le perse, l'arménien et le phrygien, le thrace et l'illyrien, le grec et le latin, le celte et le germain, le slave et le lithuanien. Par la comparaison de ces langues indo-celtiques (qui l'aurait cru au siècle dernier?), on a reconstruit la civilisation primitive des peuples qui les parlent. On sait, d'une science certaine, quels étaient, au moment de leur dispersion, alors qu'ils ne formaient encore qu'une tribu peu nombreuse, leurs mœurs, leurs occupations, leurs ustensiles, leurs armes, leur industrie, leurs jeux, leurs pensées intimes, leurs croyances. On sait que les troupeaux faisaient leur principale richesse et que la jeune fille (Tochter, θυγατήρ) était chargée de *traire* les vaches; qu'ils connaissaient l'art de filer et de tisser, et déjà celui de travailler les métaux; qu'ils faisaient usage de la charrue; qu'ils avaient des bateaux à rames sans mât ni voile. On sait surtout que les membres de la famille étaient pleins de tendresse et d'égards les uns pour les autres, et que rien, absolument rien dans leur vie ne ressemblait à cette sauvagerie dont on prétend faire l'état primitif de l'humanité.



Vous le voyez, Messieurs, la linguistique a déjà réuni en trois familles, japhétique, sémitique et chinoise, les deux tiers de la population totale de notre planète. Je ne crains pas d'ajouter que ces trois familles ont entre elles tellement d'affinités, qu'on peut dès maintenant les envisager comme sorties d'une souche unique. Reste le troisième tiers qui embrasse toutes les peuplades nomades et sauvages de la terre. Il y a là sans doute mille problèmes à résoudre ; mais cependant la lumière a déjà pénétré dans ces ténèbres. C'est ainsi que les langues ouraliennes sont certainement, par leur dictionnaire, apparentées aux japhétiques. Non-seulement les plus savants linguistes, tels que M. Muller, prévoient le moment où l'on pourra démontrer scientifiquement l'unique origine de toutes les langues ; mais un esprit très-indépendant et très-libre, M. de Bunsen, en a même déjà donné l'arbre généalogique.

L'arbre généalogique, m'objectera-t-on, doit nécessairement former son tronc et ses racines des idiomes incultes et grossiers des sauvages, qui, dans l'indéfinie série des âges, se seront progressivement transformés en nos langues littéraires.

« Le langage animal des sauvages, dit M. de

» Bunsen, existe uniquement dans l'imagination  
» de certains philosophes <sup>1</sup> ». Etudiez en effet les  
peuplades mêmes les plus abruties, les Bushmens  
de l'Afrique australe, les Botocudos des forêts  
du Brésil : leurs idiomes vous inspireront pour  
eux autant de respect que leurs souffrances de  
compassion. La structure grammaticale des lan-  
gues de sauvages dénotent en effet une intelli-  
gence singulièrement fine et déliée et une admi-  
rable puissance d'invention. Elle est leur titre de  
noblesse, et proteste énergiquement contre la  
basse origine dont on veut leur infliger la honte.

Les langues des nègres surtout excitent chez  
les linguistes un singulier étonnement. Les nè-  
gres étant, de tous les hommes, les plus sembla-  
bles aux singes, elles devraient être, semble-t-il,  
le plus voisines des cris des brutes, le plus dis-  
tantes de nos idiomes japhétiques. Or il n'en est  
rien, elles sont bien au contraire de beaucoup su-  
périeures à celles des Mongols, et dépassent  
même, à certains égards, celles des Egyptiens et  
des Sémites. J'oserais à peine user, contre les  
matérialistes, d'un fait aussi improbable, si M. de  
Bunsen ne l'établissait par des preuves irrécusa-

<sup>1</sup> *Outlines of the Philosophy of universal History*,  
t. II, p. 131.

bles. Je me souviens d'ailleurs d'avoir entendu, au congrès archéologique de Paris, en 1867, M. de Quatrefages opposer cet argument à M. Vogt, au milieu des murmures et des sourdes colères de l'assemblée.

Au reste, d'entre tous les philosophes qui ont fait une étude sérieuse de l'origine du langage, je n'en connais pas un seul qui ait soutenu l'hypothèse du mutisme primordial. Tous ont dit : L'homme parle naturellement, comme il pense naturellement. Il est homme par la pensée et il ne peut penser sans parler. Il faut des signes à ses idées. C'est là la thèse que soutient M. Müller ; mais c'est aussi celle d'un grand savant que les libres-penseurs ont en très-haute estime, M. Renan.

Me direz-vous que l'homme-raison est une invention de la philosophie moderne ? — Suivez-moi, Messieurs, pour quelques instants au berceau de notre race, et prêtez l'oreille au nom que l'homme, à son premier réveil, s'est donné à lui-même. Ce nom est *Mann*, c'est-à-dire intelligence. Si vous ne savez que le français, partez de l'adjectif *mental* ; il vient du latin *mens*, dont la racine sanscrite est *man*, penser, réfléchir. Or, avant leur dispersion, les Germains appelaient l'homme : *mann* (dont *mensch* est l'adjectif) ; les

Celtes : *mon* ; les Indiens : *manou*. Ceux-ci disaient *mas* pour génie, et *mas* en latin, *muz* en russe, a le sens de mâle ou d'homme. Puis l'Adam des Perses s'appelait Meschia, celui des Phrygiens Manès, et, chez les Camites, celui des Egyptiens Ménès. Direz-vous encore que l'homme à son origine était une demi-brute ?

Si l'homme est dans son intime essence intelligence, raison, il doit, dès sa première origine, avoir tenté de rapporter l'infinie diversité de ses idées à l'unité. En effet, tout le travail de notre esprit se réduit au jeu de deux puissances contraires qui se complètent et s'harmonisent : celle qui saisit le multiple et le concret, et celle qui généralise, abstrait et simplifie. La première produit le langage, car chaque mot est en quelque sorte la conquête d'une idée particulière. La seconde tend et arrive à Dieu, qui est l'unité vers laquelle se porte toute la multiplicité de nos idées. Aussi Schelling et Bunsen ont-ils soutenu que la religion était, comme le langage, un produit spontané et nécessaire de l'esprit humain. Cette thèse ou plutôt cette vérité est la réfutation la plus profonde du matérialisme. Mais je me hâte, Messieurs, de revenir aux faits positifs qui suffisent amplement pour établir la nature émi-

nemment religieuse de l'homme et sa foi primitive en un Dieu unique.

Par l'étude des langues, des traditions et des historiens, Grimm a soutenu des Germains, Lelewel des Slaves, Otrfr. Muller et Welcker des Grecs, Max Muller des Indiens, que le monothéisme a été leur première religion. Ces peuples sont tous japhétiques ou aryas, et c'est d'eux que je vous disais tout à l'heure qu'on était parvenu à savoir quelles étaient leurs croyances avant leur dispersion. Qui a fait ce travail? M. Ad. Pictet, qui, dans ses études, ne se préoccupe jamais de la Bible. Et qu'a-t-il découvert? Que leurs croyances avaient été monothéistes!

Le monothéisme a été pareillement la plus ancienne foi de toute la race sémitique. C'est ce qu'avait dit déjà Movers; c'est ce que M. Renan a prouvé plus tard avec une vraie profusion d'érudition. Seulement il voulait ne voir dans cette foi-là qu'une espèce de monomanie propre à une race de nomades qui vivent dans l'immensité du désert.

M. de Rougé et tous les autres égyptologues français lui ont répondu que, dans la terre des Pharaons, Dieu se nomme Celui qui est par lui-même; qu'on peut suivre sur les plus anciens monuments le passage du monothéisme au poly-

théisme, et que le Dieu unique a été adoré dans les hymnes sacrés jusques aux derniers jours de l'Égypte.

Je pourrais ajouter que les nègres, croient en un seul Dieu, et que leurs fétiches ne sont pour eux que des esprits subalternes. Les Peaux-Rouges ont pareillement pour seul Dieu véritable le Grand-Esprit. Les Polynésiens adorent une foule de faux dieux qui ont, dans chaque archipel, des noms complètement différents; mais ils désignent tous la Divinité par le même nom, qui atteste leur monothéisme primitif.

Quant aux 400 millions de Chinois qu'on se plaît à traiter d'athées, leurs plus anciens livres attestent à chaque page leur foi au Souverain Seigneur qui gouverne le monde avec sagesse, justice et miséricorde.

C'est ainsi, Messieurs, que la science du langage, achevant sa preuve à l'aide des textes et des traditions, établit que le peuple primitif, bien loin d'être voisin de l'animalité et d'adorer de misérables fétiches, possédait déjà cette foi en un Dieu unique qui s'est conservée chez la race issue d'Abraham et qui est devenue celle de la chrétienté.

Les antiques traditions de l'humanité, que nous

venons déjà de consulter, n'ont aucune valeur aux yeux des matérialistes. Mais que diriez-vous, Messieurs, d'un savant qui, voulant étudier les origines d'une famille, ne tiendrait aucun compte de ses vieux souvenirs ni des actes authentiques conservés dans ses archives? Je suis, par impossible, un très-habile naturaliste. Je vais, en Amérique, faire des recherches sur les races qui peuplent ce continent. J'arrive à Saint-Louis, et je trouve à la table d'hôtes une nombreuse compagnie. A mon voisin de droite je dis: « Avec vos » cheveux crépus, vous descendez d'un nègre. » A mon voisin de gauche: « Vos pommettes sail- » lantes et votre long cou attestent que votre » aïeul était un Peau-Rouge. » A mon vis-à-vis: « Vous descendez des Botocudos, votre lèvre in- » férieure très-saillante me le démontre. » Ces trois Messieurs, plus ou moins flattés de ma perspicacité, se déclarent les trois venus de France. Je leur répons qu'ils se trompent, puisque je ne puis me tromper. Ils s'engagent à me présenter des documents vieux de plusieurs siècles. Je me lève de table en leur disant: « La science, Mes- » sieurs, ignore vos vieux parchemins. Elle se » fait gloire de ne se fier qu'à elle-même. » Ce serait absurde, et cependant tel est le langage qu'une certaine science tient aux vrais savants

qui opposent à son hypothèse de l'animalité primitive de l'espèce humaine la tradition universelle.

Je dis : la tradition universelle et concordante des blancs et des Mongols, des peuples civilisés et des tribus sauvages, de l'Ancien-Monde et du Nouveau. Mais voyez, Messieurs, mon embarras ! J'ai devant moi une collection de mille médailles, toutes plus curieuses les unes que les autres, et vous ne pouvez me donner plus de dix minutes. Que ferai-je ? J'en choisirai quelques-unes des plus intactes et des moins énigmatiques. Veuillez, je vous prie, redoubler d'attention.

Voici en première ligne les traditions relatives à la création du monde. Les Bactriens et les Etrusques disent que le monde a été formé en six jours de mille ans, et les Chinois, qu'il l'a été par des séparations successives s'opérant dans le sein de la matière primordiale. Ces séparations nous expliquent pourquoi les peuples de l'Asie occidentale mettaient une faux dans la main de leur Dieu suprême, de leur Saturne. Mais ce que les cosmogonies païennes offrent de plus étrange, ce sont chez les mêmes nations deux idées qui se contredisent : celle de l'œuf et celle du chaos. L'œuf s'explique aisément par l'analogie : on a attribué à l'univers les origines de l'animal ; l'œuf



se brise, la moitié supérieure de la coquille forme la voute céleste, l'autre la terre. Mais le chaos informe et vide ne ressemble à rien dans la nature actuelle, et, par son désordre absolu, semble inconciliable avec l'œuf, qui est le plus beau symbole de la vie organique. Les nations païennes auraient donc possédé au moins deux traditions contraires sur l'origine des choses? Non, non, Messieurs : ouvrez la Genèse. Vous y trouverez : d'abord, le chaos, tohu bohu ; puis, l'Esprit de Dieu couvant les eaux ténébreuses comme une colombe ses œufs. Vous y trouvez encore la séparation de la lumière et des ténèbres, des eaux inférieures et des eaux supérieures, et, enfin, le rythme des six jours. Mais il y a cent autres traditions païennes qui s'expliquent de même par la première page de la Genèse.

Voltaire et ses innombrables disciples, en déchirant en pièces les onze premiers chapitres de ce livre, imaginent avoir anéanti les souvenirs que les Hébreux avaient gardé de l'histoire primitive de l'humanité. Ces grands savants ignorent que l'histoire des Sethites s'est conservée intacte chez les Babyloniens, et celle des Caïnites, altérée, mais en même temps plus complète, chez les Phéniciens.

Un prêtre babylonien, qui vivait au III<sup>e</sup> siècle

avant l'ère chrétienne, Berosé, nous a transmis les noms chaldéens des dix patriarches antédiluviens. Ces noms diffèrent tous des noms hébreux correspondants. Mais comme ces différences constatent bien l'identité des personnages ! Le premier, Al-Hor, est *la lumière*, et quel plus beau symbole d'Adam et du Paradis, que la lumière, qui est vérité et sainteté, vie et joie ! Le deuxième est *l'écrivain*, Al-Sepher, et la tradition juive faisait de Seth l'inventeur de l'écriture. Le septième, Evedoresch, est *celui qui cherche*, qui cherche Dieu et le trouve ; c'est l'Idris des Arabes. Les autres noms sont les synonymes des noms hébreux. Xixuthrus entre avec sa famille et avec les animaux dans l'arche, mais l'arche a des proportions gigantesques et le Noé chaldéen est enlevé au ciel. Puis vient l'histoire de la Tour de Babel, renversée par un effroyable ouragan. Peut-il, après cela, rester dans votre esprit le moindre doute sur l'existence à Babylone d'une tradition toute pareille dans ses traits généraux à celle des Hébreux ?

Chez les Phéniciens, nous trouvons le Paradis avec ses pommes d'or, le serpent et le Sauveur ; le premier homme frugivore, du nom d'Æon, le *temps indéfini* ; Caïn et Caïne adorant les premiers le soleil et fondant ainsi le culte des faux dieux ;

Tubalcaïn sous le nom de Chrysor, le *forgeron*, ou de Diamichius, l'*habile mécanicien*; l'usage, avant le déluge, de la semaine et de son saint jour; des hommes du nom d'Elohim ou de dieux, comme les fils des Elohim dans la Genèse; les géants; le déluge; les premiers sacrifices humains et la circoncision.

M'objectera-t-on que les Phéniciens et les Babyloniens étaient, comme les Hébreux, de race sémitique, et que les traditions de cette race ne se retrouvent sans doute pas ailleurs. Mais elles ne sont peut-être nulle part aussi correctes qu'en Amérique, chez les Aztèques, chez les Peaux-Rouges, et que chez les Chinois de race mongole. Ces derniers appellent leur premier homme Hoang-ti, le *Seigneur jaune*, et Adam signifie le *rouge*. La femme de Hoang-ti est Loui-tsou, l'*aïeule qui séduit*; pourrait-on mieux désigner Eve? Abel se nomme Fo-hi, le Pasteur Juste, la victime pure. Chao-hao est l'Avide, le Noir voraciférateur, qui fonde, comme le Caïn de la Genèse, la première ville, la Cité Dépravée, et qui, comme le Caïn de la tradition orale d'Israël, attèle le bœuf et règle les poids. Chinnong invente l'écriture et l'astronomie, comme Seth, la semaine, la lyre, la médecine. Bientôt apparaissent

le premier forgeron, les filles des hommes, les géants et le déluge.

De Chine, transportons-nous brusquement en Egypte. Le premier homme, Ménès, qui est le Manou indien et le Mann germain, a pour fils Seth ou Tet. . . Mais je m'arrête pour ne pas citer des faits d'une interprétation contestable, et j'interroge enfin les japhétites. Les Indiens ont deux Manou, l'un qui est Adam, l'autre Noé avec sa famille, ses animaux et l'arche. En Perse, Meschia se laisse séduire comme Adam par le Dieu du mal. Nous retrouverions le déluge avec ou sans l'arche, chez les Lithuaniens, les Celtes et les Scandinaves; chez ces derniers, les pommes d'or et d'immortalité confiées à la déesse des *délices*, Iduna. Mais les représentants du monde païen, ce sont les Hellènes.

Leur jardin des Hespérides est le Paradis; la chute d'Eve est devenue celle de Proserpine; Hercule, l'homme-dieu, est le vainqueur du serpent; l'histoire de Caïn et d'Abel s'était conservée dans son intégrité en Arcadie; Prométhée est le génie rebelle et impie de la civilisation caïnite; Deucalion et Ogygès sont deux Noé; Japet est Japhet; Jon Javan. Mais le mythe le plus remarquable des Grecs est peut-être celui des cinq âges d'Hésiode.

Dans l'âge d'or, les hommes vivaient comme des dieux, exempts de maladies, de soucis et de travaux, et mouraient comme vaincus par le sommeil. Voilà bien les premiers Sethites avec les souvenirs embellis du Paradis.

L'âge d'argent sera sans doute, Messieurs, d'un degré inférieur au précédent et formera la transition à celui d'airain ? Mais écoutez le poète grec : « Ce fut un temps où l'on était encore à cent ans un petit enfant et où l'on mourait après avoir à peine atteint l'adolescence. » Si c'était là une vaine fiction, quel en serait le sens ? Si l'on invente une progression, la brise-t-on à plaisir. Mais, d'autre part, si c'est là une tradition historique, comment expliquer ce brusque saut entre ces deux âges, cette chute d'une vie paisible et toute céleste, dans un tel état de souffrance ? Jamais sans la Bible vous ne trouveriez le mot de l'énigme ; avec son secours, au contraire, quoi de plus simple ! La vie des Antédiluviens étant de plusieurs siècles, leur croissance devait être beaucoup plus lente que la nôtre, et leur adolescence se prolonger jusque vers leur centième année. Les vices et les crimes des Caïnites auront brusquement abrégé leur vie des trois quarts de sa durée : ils mouraient à cent ans encore enfants.

L'âge d'airain correspond exactement à celui

de Tubalcaïn, le forgeron, de Lemec, le vengeur, et des Géants. Il finit au déluge.

Vient ensuite l'âge des héros d'Homère, qui interrompt complètement la dégénération progressive de l'humanité.

L'âge de fer commence avec les temps historiques, et Hésiode laisse entrevoir dans un lointain avenir le retour d'un nouvel âge d'or.

Que de réflexions ce mythe de la déchéance de l'humanité n'éveille-t-il pas dans notre esprit ! Quel démenti il inflige au roman de ce progrès régulier qui partirait de la sauvagerie et aboutirait à notre civilisation actuelle ! Mais ces deux systèmes contradictoires ne sont ni tout vérité ni tout erreur, et ici encore nos saintes Ecritures seules peuvent jeter quelque lumière sur cet immense et obscur problème. Seules elles nous apprennent à distinguer la marche des nations et celle de l'humanité, et à suivre du regard les deux fleuves parallèles et contraires de la foi et de l'incrédulité.

J'ai terminé notre enquête, autant qu'il était possible de la dresser en une heure. Il me reste à prendre mes conclusions, et à en indiquer très-brièvement les conséquences historiques.

1° L'origine simienne de l'homme est un mauvais rêve, que les sciences naturelles suffisent à dissiper.

2° L'hypothèse de la multiplicité des espèces humaines, qu'affirme M. Agassiz et que nie de nos jours M. de Quatrefages, est renversée par l'unité primitive de toutes les langues et de toutes les traditions.

3° L'unité de l'espèce humaine ainsi démontrée, la loi de la population et celle des plus simples moyens réclament impérieusement l'unité du couple primitif.

4° La même loi de population fixe à une date peu reculée la création des deux aïeux de notre humanité.

5° L'homme primitif se savait intelligence, parlait une langue où se peignait sa raison, et croyait en un Dieu unique. Ainsi le veut l'étude comparée des langues et des traditions, qui condamne absolument l'animalité ou la sauvagerie de l'homme primitif, son mutisme ou sa langue barbare et son fétichisme.

6° La tradition universelle atteste la vérité des premiers récits de la Genèse.

7° L'archéologie, par les dessins des premiers âges de la pierre, permet de conclure à la haute civilisation du peuple primitif.

Toutes les sciences s'accordent donc à repousser l'hypothèse de l'animalité de l'homme primitif. Les libres-penseurs nous permettront-ils de leur avouer que nous ne savons trop de quel côté se rencontre la *foi robuste* et la *naïveté tout enfantine* ?

Nous n'attribuons d'ailleurs en aucune manière à Adam l'idéale perfection qu'ont rêvée pour lui les théologiens et les théosophes. La Genèse nous dit qu'il avait été fait simple âme vivante. Le dernier Adam seul est esprit, l'Esprit vivifiant.

J'ajoute que si elle n'a pas été l'état primitif de l'homme, la sauvagerie ne peut être que le résultat d'une dégradation, causée sans doute par l'isolement, les passions sensuelles et la misère.

Avant de nous séparer, jetons un coup d'œil sur le développement de l'homme primitif à travers les siècles. Venu de Dieu, il tend à Dieu et il reviendra à Dieu.

(J'écarte la chute, la dégénérescence, le relèvement, la rédemption, la lutte continuelle du bien et du mal, et le mouvement si compliqué de deux progrès qui se contrarient).

Le premier couple renfermait dans son sein toute l'humanité, et le premier peuple issu de



lui était le tronc dont les races et les nations ont été les branches et les rameaux. Mais, comme elle était appelée à s'étendre sur la terre entière et à vivre sous tous les climats et dans les milieux les plus divers, l'humanité a reçu de son auteur une merveilleuse puissance de différenciation, qui crée une vraie opposition entre elle et les autres règnes de la nature. Espèce unique, l'humanité nous paraît correspondre aux familles de plantes ou des animaux ; ses races à leurs genres ; ses peuples à leurs espèces. Cependant, à la vue des nègres, des blancs, des mongols, des malais, des peaux-rouges, on est tenté de croire l'unité brisée. Mais si les traits de leur visage, le teint, les cheveux, le corps entier semblent protester contre leur commune origine, leur intime nature, qui se dérobe à nos sens, leur âme, nous tient un langage contraire. Partout en effet, Messieurs, nous retrouvons les mêmes procédés de raisonnement, les mêmes besoins moraux et religieux, les mêmes affections. Ou, pour dissiper tous les doutes sur l'identité morale des races humaines, devons-nous en appeler à l'extension du christianisme sur la terre entière. Voyez cet Evangile si saint, si sublime, si plein de mystères, se frayer (ô miracle !) un accès sans distinction dans tous les cœurs : il est lumière, force

et joie pour l'Esquimau, comme pour Pascal, pour le Papou, comme pour Newton ! On ne citerait pas une peuplade si dégradée qu'à la bonne nouvelle du pardon elle ne retrouve dans les dernières profondeurs de l'âme l'image confuse du vrai Dieu qu'elle avait perdu depuis des milliers d'années.

Mais l'état d'isolement où vivent actuellement les peuples ne subsistera pas toujours. Sortis d'une unité germinale et enveloppée, ils tendent vers leur vraie et finale unité. Ils se rapprochent à leur insu les uns des autres par un lent et secret travail, comparable à celui qui dans l'œuf unit les membres épars de l'oiseau en un organisme vivant. D'une part le commerce et les arts de la paix, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les télégraphes ; d'autre part, la guerre et les conquêtes travaillent sous nos yeux à ce grand œuvre de l'unification de l'humanité. Nous assistons à un spectacle pareil à celui qu'offrait le monde romain au temps de César. Tout dans la sphère matérielle et politique prépare le prochain avènement de la vie spirituelle. Déjà nos missionnaires apportent en tous lieux la parole divine ; déjà les faux-dieux de l'Inde s'avouent vaincus, et ceux de la Chine s'agitent et s'effraient. L'Esprit de Dieu, qui accompagne sans cesse le mes-

sage de vie, pénètre déjà de sa puissance efficace le chaos ténébreux du paganisme, comme il faisait aux premiers jours les eaux du grand abîme. Bientôt toutes les nations s'uniront dans une même foi et une même vie. Elles se constitueront en un seul et même corps, qui sera formé non d'individus provenant de cent espèces diverses, mais des frères nés d'un même sang. A l'unique Adam des origines correspondra une humanité multiple et une ; à l'étroit jardin d'Eden un paradis sans limites ; à la première famille la dernière monarchie, le royaume de Dieu sur la terre, l'empire de la vérité et de la fraternité, la cité de Jésus-Christ.

Mais, pour arriver à ce terme-là, il ne faut pas partir du singe.

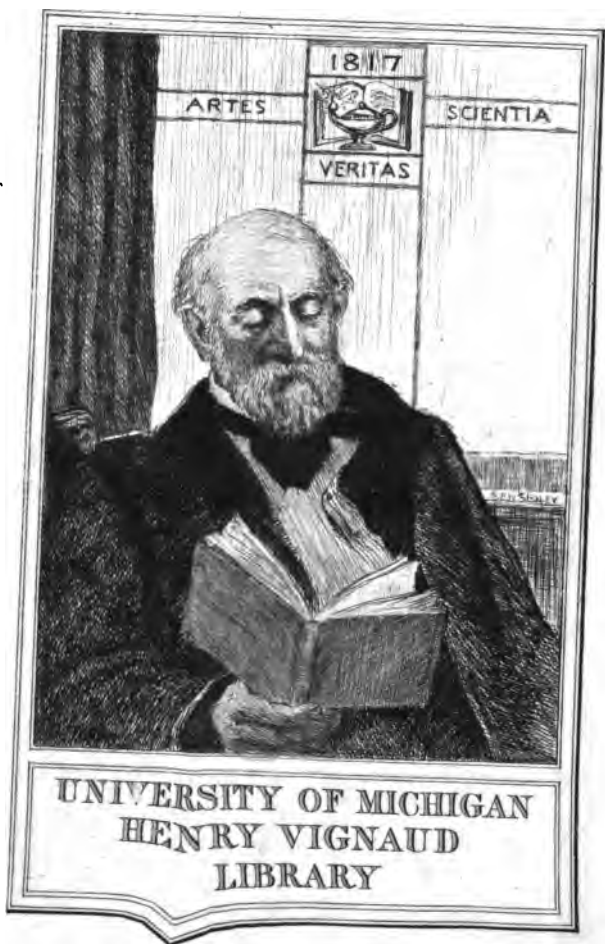














PUBLICATIONS RÉCENTES  
DE  
SAMUEL DELACHAUX, ÉDITEUR A NEUCHÂTEL  
En vente  
A LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE GRASSART

3, rue de la Paix, Paris,

et chez les principaux libraires protestants de France et de Suisse.

- F. Godet**, professeur. La Sainteté de l'Ancien Testament, 2<sup>e</sup> éd., in-16 de 100 pages . . . . . 30 c.  
**Id.** Histoire du roi David, in-16 de 44 pages . . . . . 40 »  
**Id.** Conférences apologétiques, I, *la Résurrection de Jésus-Christ*, in-16, 40 c. — II. *L'hypothèse des visions*, 40 c. — III. *Les Miracles de Jésus-Christ*, 2<sup>e</sup> éd., 40 c. — IV. *Le surnaturel*, 40 c. — V. *La sainteté de Jésus-Christ*, 40 c. — VI. *La Divinité de Jésus-Christ*, 40 c.  
**E. Robert-Tissot**, past. La Bible, 2<sup>e</sup> éd., in-16 de 33 p. . . . . 40 »  
**Félix Bayet**. Examen d'une brochure de M. Buisson, in-16 de 44 pages . . . . . 40 c.  
**Jules Paroz**. La Bible en éducation, in-16 de 63 pages . . . . . 50 »  
**Léopold Jacottet**, pasteur. L'Ancien Testament dans l'enseignement, in-8<sup>o</sup> de 46 pages . . . . . 60 c.  
**A. Perrochet**, pasteur. Le Christianisme libéral, in-16 de 47 pages . . . . . 40 c.  
**P. Comtesse**, pasteur. La religion de Dieu et la religion de l'homme, in-16 de 36 pages . . . . . 50 c.  
**J. Courvoisier**, pasteur. Le Christianisme libéral et le Christianisme de l'Evangile, in-16 de 56 pages . . . . . 50 c.  
**E. Pétavel-Ohiff**, ministre. La Loi du Progrès, in-16 de 73 pages . . . . . 60 c.  
**Reichel**, ministre. Une visite au Labrador, in-16 . . . . . 40 c.  
**Fr. de Rougemont**. Sagesse ou folie, in-16 . . . . . 60 c.  
**Id.** La divinité et l'infirmité de l'Ancien Testament . . . . . 70 c.  
**L. Henriod**. Les Eglises en Amérique . . . . . 60 »  
**Id.** Force et faiblesse du catholicisme . . . . . 40 »  
 Quelques réflexions sur le christianisme libéral, par un pasteur de l'Eglise évangélique nationale du canton de Vaud . . . . . 50 c.